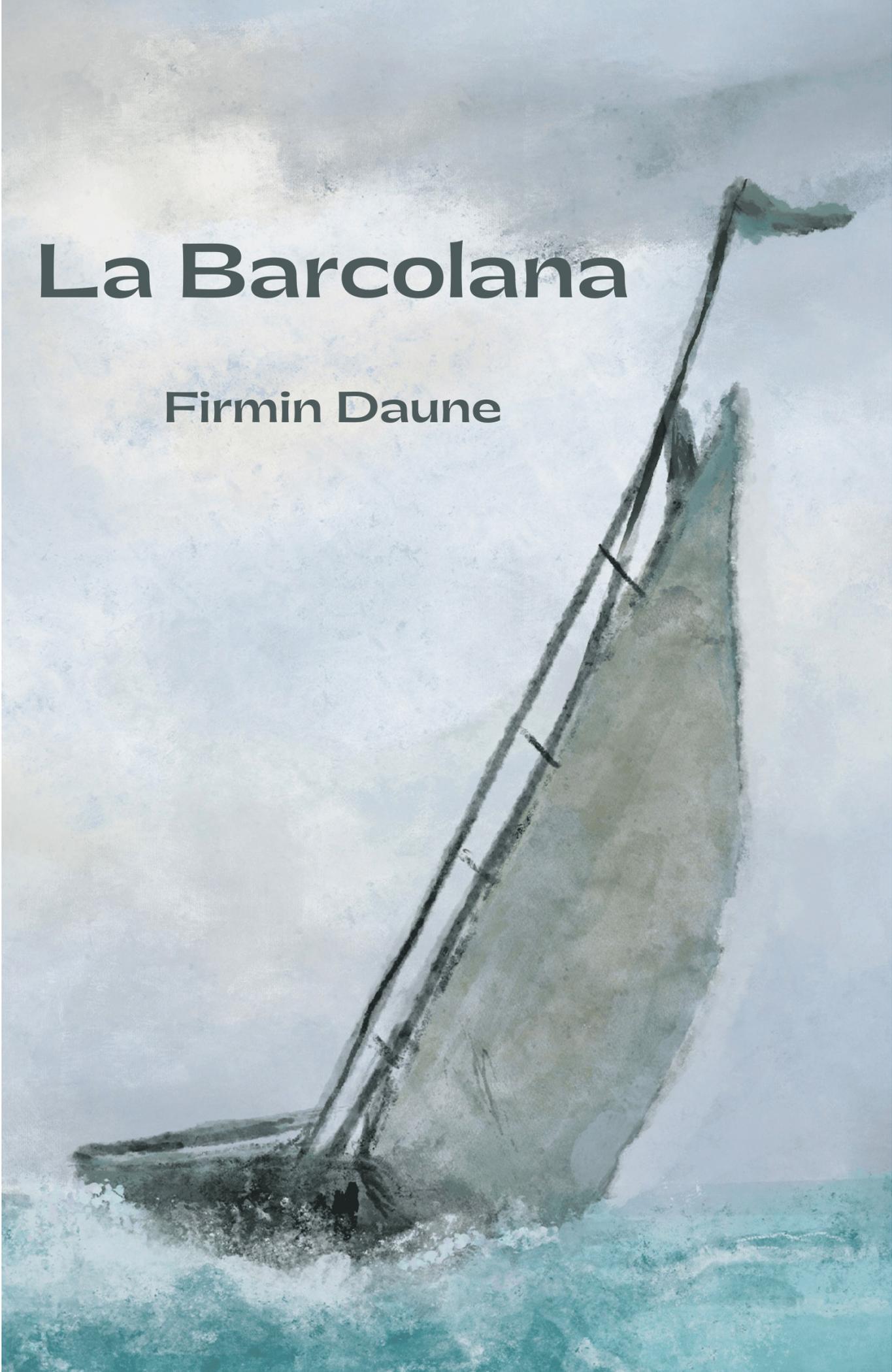


La Barcolana

Firmin Daune



Firmin Daune

La Barcolana

© Firmin Daune, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2847-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

J'ai écrit un jour. C'était un jour excessivement chaud, d'une brûlure venant de la terre, étouffante. J'étais dans un café. Un café du centre-ville de Paris. À l'intérieur, frais. Un couple sur ma gauche. C'est un jeune couple. Elle, c'est une certaine jeune femme prénommée Gabrielle. Belle, d'une beauté invisible et indisciplinée aux yeux des hommes. Invisible, car humble, authentique. Elle est restée elle-même, simplement la femme qu'elle est. La jeune femme qui a grandi, élevée d'une famille certainement respectable, fiable. C'est le premier ressenti. Je la vois donc, elle, accompagnée d'un homme, je crois entendre son prénom : Loïc. C'est un homme d'une jeunesse parfaite, d'un corps encore esthétique, intense et isolé. Ils se tiennent la main. D'un premier regard, nous pensons que c'est un geste d'amour passionnel ici donné. Intense et unique, propre à eux. La main tendue de l'homme esthétique, superficiel. Dans l'assemblée, on le regarde, lui, dans cette grande salle, dans ce café du centre-ville parisien. Les regards tournés vers l'homme grand et musclé, aux traits juvéniles encore. Les regards sont une insoutenable déchirure de l'âme pour Gabrielle. Cependant, la main est tenue, toujours. Elle s'agrippe comme elle le peut. Elle tient l'homme, Loïc. Lui, voulant s'échapper. Il regarde la pièce avec insistance. Regarde. Les regards posés sur lui, brulant de désir superficiel autour. La main est lâchée. Le bras de Gabrielle reste tendu vers lui, sans réponse aucune. La respiration s'intensifie. La sensation de ne pas être à la hauteur des attentes de l'homme Loïc. D'être effacée, banale, sans confiance en elle, blême. Le ressenti est terrible. Il donne des frissons en ce jour terriblement chaud de plein été. La conversation redouble d'intensité encore. Elle cherche son regard, de longs silences, elle cherche la solution, il la cherche aussi. La solution à son malheur, à sa beauté trop pure, intérieur, la beauté féminine, authentique. D'une humilité pure. De son regard moins pétillant que d'autres femmes, de ses seins bien trop petits. De la confiance fragile d'elle-même qui se casse encore davantage, de minute en minute, par le regard sur elle, sur les autres de Loïc.

Puis, c'est le temps chantant sur une île lointaine d'Écosse. De nature luxuriante. Je la vois, elle, quelques années plus tard, après l'avoir vu dans ce bar. Elle est seule sur cette plage, regardant la mer. Seule de la vue première d'elle. Celle derrière. Celle de dos. La position de la trahison. En s'approchant

discrètement, en se penchant vers le côté, on peut apercevoir qu'elle n'est plus seule. Elle est habitée. Habitée de l'intérieur. La limite n'est pas délimitée entre la vision de la future mère et de la jeune femme. Elle forme une nature. Elle la représente. Celle incorporée à l'univers. Une audace prouvée par elle en ce jour. La mère de la vie. Je n'ai qu'à observer la scène. Simplement regarder. Être épris d'une forme d'angoisse, d'un corps fataliste. Celle de trouver la mère au bord de la mer seule. Seule avec cet enfant en elle. Cet enfant presque né.

Gabrielle

Avez-vous entendu certaines histoires ? Celle des contes de fées, des princesses et princes, d'amour flamboyant toujours, de cette overdose de difficulté qui se règle avec larme de guérison ou bien avec cette phrase entendue souvent : « L'amour triomphe toujours ? »

J'ai regardé quelques fois ce que j'appelle les films de perfection. Ceux qui font rêver petits et grands, d'un monde merveilleux et féérique. J'ai ressenti parfois une telle colère en les regardant. Comment nous aveugler autant ? Tromper nos propres enfants ?

Mon histoire, vous voudriez la connaître. Vous m'avez suivi jusqu'ici, ce rendez-vous maritime, en face de la mer. Apprendre plus encore l'histoire, l'entendre. Nous nous connaissons. Je sais que vous n'êtes pas dangereux comme d'autres hommes précédemment rencontrés. Vous semblez maladroit, c'est vrai. Vous paraissez prendre un plaisir énorme pour cela : vouloir connaître mes aventures, mes ressentis. Vous allez les mettre à l'écrit très certainement. Sur cette île où vous êtes célèbre, je le sais. Les habitants d'ici vous lisent beaucoup. Vos romans, vos textes, vos articles du journal local, celui de cette île, parties intégrantes du patrimoine de ce lieu. Sur ce bout de terre où vous aimez vivre, tout est prétexte pour vous lire, je le sais. J'ai accepté de venir ici, car vous m'avez dit qu'il y régnait un calme déconcertant, royal, un calme plat où il est possible d'entendre résonner sa propre âme. Vous m'avez dit aussi qu'il fallait me reposer avant mon accouchement. Que c'était une bonne idée de me reposer, de prendre le temps d'un repos salvateur et mérité. Vous êtes d'une gentillesse, généreux envers moi. Je ne peux que vous remercier pour cela. Je sais que mon histoire vous intéresse. Elle vous fascine, car c'est de votre envie, de votre propre conception que de vouloir tout savoir, de vouloir aussi comprendre l'incompréhensible somme toute. C'est ce que l'on m'a dit, ce que j'ai compris aussi en vous lisant. Vous êtes à vous seul un mystère dans ce monde, à cette époque, cette société. Nous nous ressemblons de ce fait, nous sommes des vagabonds perdus dans ce trou, dans ces années perdues, devenues nauséabondes, d'une odeur effroyable. Je sais que vous portez une aversion

pour la génération actuelle. Nous sommes nés à quelques années d'intervalles, je ne la supporte pas non plus. C'est beaucoup trop difficile à assumer, de vivre là, dans ce monde. Je crois que vous êtes légèrement plus âgé que moi. Peu importe, le fait est là. Nous nous ressemblons. Cette époque qui nous est inconnue. D'un monde devenu tellement libre que plus aucune valeur, plus aucunes mœurs, plus aucune coutume ne tiennent guère. Rien. Le néant, le carcan. Ou plutôt la totale liberté des êtres. D'une certaine folie humaine, assurément dangereuse. Une folie qui ne s'arrête jamais.

C'est avec émotion que vous savez que je me livre à vous aujourd'hui, sur mon passé, sur ce présent et sur mon futur.

Je le fais, car vous comprenez le message que nous devons apporter et faire entendre. Je peux me confier à vous, et je le pourrais seulement maintenant. À présent que je suis libérée de cette vie, mon évasion. Réfugiée ici, où je vous écris dans cette Italie du côté Adriatique, de ce vent de convalescence qui me caresse le visage, de cette bora réconfortante que j'ai trouvée là-bas, dans ce village proche de Trieste. Loin des autres, loin du monde et de ce que j'ai connu durant ces dernières années. Pourtant, je suis jeune, mais déjà tellement pervertie et déshumanisée à cause de cette violence, cette sexualité partout, omniprésente dans nos vies. Alors oui, je suis jeune, mais néanmoins fatiguée. Fatiguée du monde sali que la terre est devenue. Le monde entier, corrompu, fou. Les hommes fous, dans ce monde adultère.

Est-ce une histoire ? Un récit, un roman ? Je ne sais pas. Quelque chose d'inavouée, d'inavouable, que tout le monde pourra lire et découvrir. Ce sera ça. L'écrit pur. Brut. Ma parole écrite, écrite par vous. Mise sur le papier, couchée pour vous. Elle sera belle, écrite pour toujours sur ce papier. Ce sera l'ultime parole, celle de la délivrance. Ma délivrance. Notre délivrance.

*« Oh my friends, I am heavy
Can I beat within your heart ?
Can I bleed within your love ?*

*And all my friends, I am ready
Can I beat within your heart ?
Can I bleed within your love ?*

Oh my friends... »

Oh Wonder

PREMIÈRE PARTIE

L'essence

Elle était arrivée un soir. Personne ne l'avait reconnu, ne la reconnaissait. C'était étrange, car personne ne l'avait vu auparavant, comme venue de nulle part. Cette jeune fille, c'est elle, c'est Gabrielle Moulins. Elle est perdue, seule, décontenancée. Elle semble apeurée. Elle est si jeune. C'est une enfant. Elle est petite et discrète. Mais une enfant seule dans un bar est somme toute une situation des plus farfelues et pour le moins indiscrete. Ce fût Lydie Stan, la tenancière de cet endroit qui se précipita la première vers elle.

Lydie Stan, surnommée plus communément ici « Lady Stan », était une dame d'un certain âge. D'une élégance rare, d'un raffinement subtil. Elle était aussi très drôle, c'est précisément l'humour de Lady Stan qui marquait la jeune Gabrielle. « Le rire est le plus beau des cadeaux que l'on peut offrir » lui disait-elle sans arrêt. C'était une femme seule. Qui avait décidé de vivre une vie solitaire, de décider qu'elle serait elle-même l'homme de sa vie. Dans tous les cas, c'était mieux ainsi. « Lady Stan à trop fort caractère » disaient les habitués de sa maison. « Beaucoup trop têtue » disait d'autres. Elle était tenancière d'un bar qui plus est. Et pas n'importe quel bar ! Celui le plus côté de la région, le plus détesté, le plus critiqué. Le pire. Le meilleur. Ça, c'est selon les dires de chacun. Dans tous les cas, le « bar » de Lady Stan était pour le moins surprenant. C'était tout d'abord une entrée. Une magnifique entrée, se souvient Gabrielle. L'entrée toute droite, où se tenaient les vestiaires, avec un accès au préalable payant, avec le guichetier, toujours à moitié endormi. Il s'appelait Mano. Un Italien étudiant en France. Pas vraiment loquace, mais qui réussissait toujours à faire rire Gabrielle quand elle allait voir sa tante Lydie Stan. Une blague, une grimace. Toujours quelque chose de positif qui animait en Gabrielle une sorte d'étincelle forte et puissante, une image enjolivée de l'homme viril latin. D'un homme protecteur et attentionné qui l'attendrait quand elle sera grande. Une fois passé les vestiaires et la multitude de manteaux, c'était le grand bar tout devant.

Et sur la gauche, la salle. Quelle salle ! La virtuosité même, baignée d'une lumière cosy artificielle où les hommes fumaient sans craindre l'interdit. Lady Stan aimait fumer le cigare avec ses hommes constamment élégants, d'une politesse et d'un langage parfait. Gabrielle s'en souvient bien. Elle aimait ce lieu de son enfance autant que sa propre poupée, qu'elle emmenait partout avec elle. Une poupée qu'elle avait appelée Aurore, en l'honneur du personnage principal de son dessin animé favori. Elle savait qu'elle pouvait rester au rez-de-chaussée. Toujours surveillée du coin de l'œil par sa chère tante. Elle courrait dans tous les sens et discutait avec ses hommes élégants du bar de sa tante. Elle discutait avec les filles aussi, celles qui étaient à l'étage. Un étage interdit que Lydie défendait à Gabrielle de monter. Les filles de l'étage, elle les trouvait belles. Elles étaient toujours maquillées, et habillées de façon colorée. Gabrielle, à cet âge-là, ne comprenait pas encore le sens des mots « provocant », « choquant », « trop court », « vulgaire ». Ce n'est qu'en grandissant qu'elle entendra souvent ces mots venus des hommes du rez-de-chaussée. Elle entendra aussi bien d'autres mots. Cruels et inadaptés. Mais elle en fera abstraction durant son enfance.

Gabrielle était la fille de Joé et Lisa Moulins, tous deux vigneronns devenus restaurateurs. Elle avait un grand frère, Florent, et une grande sœur, Adèle. C'était une famille originaire de Saint-Estèphe dans le médoc. Depuis des générations, vigneronns de père en fils. Cette réalité qui devait être toute tracée pour Florent Moulins, fût stoppée net le jour où Lisa Moulins hérita de sa famille une ancienne bâtisse, dans un état laborieux qui se situait dans la ville même de naissance de celle-ci, proche de Paris. Le berceau familial de la mère, où sa drôle de sœur Lydie y était encore, tenancière de maison close. Sœur avec qui elle n'avait plus jamais eu de contact depuis son départ de la région pour la côte bordelaise. Les Moulins avaient donc hérités d'une propriété qui faisait office de restaurant et d'appartement à l'étage. Ils avaient quitté le Médoc pour venir s'y installer. Tout quitté du jour au lendemain, sous l'insistance de Lisa Moulins, voulant renouer des liens avec le seul membre de sa famille restante, sa sœur Lydie. Joé Moulins avait comme toujours fini par céder à la demande entêtante de sa femme et avait suivi ce projet fou qu'elle orchestrait : reprendre le restaurant de spécialités italiennes vétustes pour en faire un endroit chaleureux et hospitalier, et en accueillir une clientèle assoiffée et affamée.

C'est ainsi que la grande famille déménagea et s'installa dans leur nouvelle propriété de la région parisienne. À cette époque, Gabrielle avait 8 ans. C'était